

## *Villes, livres*

Je ne sais pas pourquoi Vieira da Silva figurait des villes avec des caractères de machine à écrire, mais je trouve qu'elle avait raison. Les villes sont des machines à écrire, et des machines écrites. Alexandrie c'est Durrell, comme on dit, ou Cavafy pour les Grecs (équivalence qu'un Égyptien, cependant, contesterait à bon droit), ou Trieste Svevo, ou Prague Kafka, Dublin Joyce, etc. Les villes que nous connaissons, où nous aimons errer, sont celles à demi imaginaires qu'ont bâties les écrivains, avec leurs perspectives et leurs avenues et leurs quais de mots, leurs coupoles et leurs colonnes de mots, et aussi leurs poubelles, égouts, remugles et décharges de mots. Celles qu'ils ont peuplées de leurs personnages, si étrangement vivants qu'on tombe parfois sur eux à l'improviste, et c'est comme si une rencontre espérée depuis longtemps advenait enfin. Propos de rêveur, dira-t-on ? Certes. On lit un de ces livres dont une ville est le lieu et puis, débarquant

un jour pour la première fois, on constate que rien n'a changé depuis qu'on n'y est jamais allé. Ai-je vraiment observé des ombres d'un mauve crayeux à Alexandrie, ou respiré le long du boulevard de Ramleh l'odeur des citrons mêlée à celle de la poussière de brique ? Je ne sais, et pourtant ces ombres, ces odeurs, je suis certain de les avoir retrouvées là-bas, à peine descendu du petit avion d'Air Sinaiï. La carte du monde est criblée de points marquant des agglomérations, énormes souvent, que par facilité on nomme ainsi, des villes, qui s'y essaient à coups de rues, habitants, maisons, transports en commun, musées même, ou bien gratte-ciel et autoroutes, toutes sortes d'accessoires encore, du mobilier urbain : ces villes éventuelles, garde-meubles en fait, collections de portes et fenêtres et d'individus derrière, n'ont pas conscience que ce qui leur manque, c'est de prendre une forme imaginaire dans des livres. Une ville, au sens plein, achevé, du mot, est un espace de mirage où les lignes écrites ne cessent de brouiller les perspectives construites, un lieu saturé de mots comme l'Iliad d'Homère était « battue des vents ».

Une autre chose, encore, qui lie les villes et l'écriture, c'est d'être des formes de hasards plus ou moins ordonnés, mais ordonnés, on pourrait dire des hasards instruits, ou bien encore des

désordres contrariés par l'action d'un projet persévérant. Parmi les nombreux aphorismes tirant sur la boutade que Borges a proférés au long de sa vie, je me souviens (à peu près) d'une réponse à la question « pourquoi n'avez-vous jamais écrit de roman ? ». C'est parce que, disait-il, je me suis aperçu que tous les romans, même les plus grands, sont mal construits. Justement, cette possibilité quasi infinie de bifurcation, de détour et de fourvoiement, à laquelle bien peu d'auteurs résistent (pas moi, en tout cas), ces passages secrets, souterrains, ces mélanges de styles, dénivellations, colimaçons, funiculaires textuels et incongruités diverses, font des livres, et particulièrement des romans « mal construits », la reproduction (comme les cimetières, mais plus gaiement) des labyrinthes urbains (plutôt que reproduction, il faudrait dire mirage, fata morgana, anamorphose). Que les écrivains puissent se prendre pour des dieux, voilà qui m'a toujours semblé étrange. En revanche, entassant, alignant, sculptant mot sur mot pour créer ces grands réseaux de phrases qui tant bien que mal tiennent ensemble, acquièrent une manière de personnalité commune, et auxquels on reconnaît, souvent, une certaine beauté, leur travail n'est pas sans évoquer celui des générations qui finissent par nous léguer, sans s'en douter, Lisbonne et Prague, les dédales

intelligents d'Alfama ou de Malá Strana, ou le kitsch architectural de Buenos Aires. Enfin il y a, dans tout premier mot écrit, première phrase de ce qui sera une assemblée de mots et de phrases, quelque chose d'aussi mythique que dans le sillon de Romulus, les lanières de cuir de bœuf de Didon.

J'aime les cartes des villes, qui sont une manière un peu naïve encore, mais tout de même plaisante, et d'ailleurs utile, d'en faire des choses imprimées. Les cartes des montagnes, pénéplaines, etc., non, mais celles des villes, oui (et aussi les cartes marines). Ce sont les seuls objets que je ramène de l'étranger, et ainsi je suis heureux d'en posséder beaucoup, dont certaines assez rares. Il m'arrive d'y repérer parfois de bizarres correspondances. Ainsi, un jour (et j'en ai tiré quelque effet littéraire, bon ou mauvais, dans un roman), je me suis aperçu d'une parenté formelle liant comme homothétiquement la gare de Retiro à Buenos Aires (à laquelle m'avait d'abord conduit, plus que le besoin de prendre le train, la lecture du *Journal* de Gombrowicz) le chemin de fer « General Mitre », qui en part, et la vieille banlieue aquatique du Tigre, où il aboutit, à la gare de Cais do Sodre, au chemin de fer et à la station balnéaire de Cascais, aux portes de Lisbonne. J'ai éprouvé, à découvrir cette particularité passée, je crois, inaperçue jusqu'alors, la même joie que celle ressentie le jour

où je me suis avisé d'une ressemblance, pour moi frappante désormais, entre la fin du *Voyage au bout de la nuit* (« Au loin, le remorqueur a sifflé... ») et celle de *La Connaissance de la douleur*, de Gadda (« Le coq, soudain... ») : cris rauques dans l'aube et la proximité de la mort.

Mais revenons aux cartes. Autant signaler encore une autre chose qui se passe entre les villes et les livres, et dont elles sont les témoins : les révolutions et autres accidents historiques proscrivent en général, on le sait, les livres et leurs auteurs, en même temps qu'ils débaptisent les rues des villes, et quelquefois les villes elles-mêmes, qui furent leur berceau. Entre l'Alexandrie de Durrell et celle d'aujourd'hui, la Pétersbourg de Nabokov et Léningrad, il s'est passé quelque chose, c'est clair, même quelqu'un qui ne ferait que lire des romans s'en apercevrait au fait qu'il est désormais impossible de trouver Tatwig Street, le boulevard de Ramleh lui-même, ou la Bolchaïa Morskaïa. Enfin, impossible, non, pas tout à fait, et c'est là qu'à l'aide des cartes s'improvise une discipline onomastico-topographico-littéraire délicieuse au cœur de tout vrai ami des livres et des villes, et qui consiste à faire rentrer de force la ville « vue » dans la ville lue, changeant mentalement, au nez des policiers qui n'y voient que du feu, les plaques

qui portent les noms des rues. C'est un travail, autant le dire tout de suite, qui requiert beaucoup de méthode. D'abord, il faut compter avec l'esprit lunatique de quelques auteurs, qui ont vite fait de vous faire passer une ruelle pour une avenue, ou l'inverse, ou d'omettre des croisements, habitués qu'ils sont sans doute à traverser sans prendre garde à la circulation (laquelle a, évidemment, beaucoup changé depuis qu'ils ont écrit). Les textes ne font donc pas toujours foi. Ensuite, il arrive que de nouvelles rues aient été percées, d'anciennes aient disparu (cas plus rare). Enfin, il faut se méfier comme de la peste des biographes, commentateurs, traducteurs, etc., qui, sous l'insidieux prétexte de vous aider, vous mettent dedans, et gravement (*scripta manent*), une fois sur deux. Le témoignage oral des vieux habitants doit être accueilli, cela va sans dire, avec plus de précaution encore. La chance consiste évidemment à tomber sur une vieille carte dans un Guide Bleu ou un Nagel d'antan. Ce n'est pas toujours si facile, et d'autre part il faut alors se méfier de ne pas, remontant trop loin dans le temps, tomber d'une erreur dans une autre. Ainsi la rue Fouad-I<sup>er</sup>, qui joue un tel rôle dans le *Quatuor*, et qui, si elle n'a pas été encore débaptisée, devrait s'appeler aujourd'hui al-Mutwalli, se nommait, dans le Nagel trop ancien que j'ai consulté, rue de la Porte-Rosette,

ou rue de Rosette – autrement dit, le nom qu'elle avait pour Ungaretti ou pour Forster.

Bref, c'est à un vrai travail d'édition critique qu'il faut se livrer, mais aussi quelle satisfaction, comparable, j'imagine, à celle que procure la restitution des états successifs d'un texte, lorsqu'on est parvenu à dégager, dans toute sa pureté de début de siècle pétersbourgeois, l'itinéraire que le jeune Nabokov suivait pour aller de chez lui, 47 Bolchaïa Morskaïa, à l'Institut Tenichevski (où étudia aussi, quelques années auparavant, Mandelstam), et qui s'énonce ainsi, maintenant\* : rue Gersen (Herzen), place Isaakievskaïa (ex-Marie), perspective Nevski à droite, rue Tolmatchiova à gauche (ex-Karavannaïa, ce qui était plus joli), un cirque qui s'appelait alors Ciniselli, et qui se trouve à l'angle de Bielinskogo, qu'on va prendre sur la droite, ainsi que page 189 d'*Autres rivages*, « un canal bâclé par les glaces », et enfin Mokhovaïa à gauche (il ne m'échappe pas que je suis peut-être en train, à mon tour, d'induire en erreur d'éventuels promeneurs littéraires. C'est la vie. Pourtant, je ne crois pas).

De ce qui précède, les esprits pratiques auront déjà déduit ce qui suit : les livres (qui ne sont cependant

\* En 1987.

pas faits pour résoudre des problèmes, d'aucun ordre), l'espèce d'agitation dans laquelle ils jettent, peuvent aider à trancher une question particulièrement irritante pour tout amoureux des villes, et qui s'énonce simplement : par où commencer, et en fin de compte, à quoi bon ? Chacun s'est trouvé dans cette situation : on débarque dans une ville inconnue, attendue, et au lieu de l'excitation qu'on s'imaginait devoir ressentir, c'est l'abattement : comment embrasser un objet si immense ? Dans l'espace, dans le temps ? Et naturellement, comme ces amoureux proustiens qui ne peuvent supporter de ne pas connaître, de la vie d'une femme, ce que d'autres ont connu, on ne peut accepter d'ignorer ce qui a fait les délices des foules sans nombre de promeneurs anonymes. Une solution consiste à repartir aussitôt, en emportant un sachet de sucre\*, un ticket de bus, une feuille morte, la notice nécrologique du journal du jour, colifichets dans lesquels on se persuade que se concentre, ignorée des esprits vulgaires, l'essence de la ville. C'est une solution orgueilleuse, mais tout de même regrettable. On tombe alors dans une autre possibilité théorique : établir un système de quadrillage, de « ratissage » systématique. Mais par où

\* Plus de quarante ans après mon premier séjour à Buenos Aires, j'en conserve toujours un, sur lequel il est écrit : *Se vive con la esperanza de llegar a ser un recuerdo*, « On vit dans l'espoir d'arriver à être un souvenir ».



commencer ? Par le centre, comme tout le monde ? La jalousie de la passion souffre de cette promiscuité. Par la périphérie ? C'est tout de même frustrant. Et d'ailleurs, quel principe d'investissement adopter ? Progresser en spirale ? En étoile ? Carré par carré ? On se convainc vite que cette méthode est impraticable. Reste alors l'empire du hasard : prendre une ligne de métro et descendre à toutes les stations, ou à une station sur deux, ou à toutes celles qui commencent par l'initiale du prénom d'une femme aimée, etc. Plutôt que d'en venir là, mieux vaut s'en remettre à un hasard à tout prendre moins absurde, et laisser le fouillis d'une ville se composer lentement au fil des pérégrinations littéraires. Pour peu qu'on s'attache à suivre la trace d'écrivains aux domiciles aussi changeants que Kafka à Prague ou Joyce à Trieste, on aura vite dessiné sur le corps de la ville un réseau aléatoire mais tout de même plus signifiant que celui des transports en commun ou des transports de la fantaisie. On le compliquera avec celui des lieux décrits, des lieux fréquentés, on aura des discussions, qui tourneront parfois, tard dans la nuit, à la controverse, sur l'emplacement de la maison de la famille Popper, dans les hauts de Trieste, la localisation exacte de l'échoppe de Mnemjian, le « coiffeur babylonien », de la cave *Au Chien errant* où Akhmatova côtoyait Blok et Biély, Essénine et

Mandelstam, on essaiera de reconnaître, au détail caractéristique des petits pavés noirs et blancs du trottoir, la rue de Lisbonne où fut prise une célèbre photographie de Pessoa, comme un fantôme en gabardine, chapeau et nœud papillon, celle de Prague où l'on voit, accoudé à une colonne, un Kafka à l'air gai près de sa sœur Ottla. Ceux qui font profession de dédaigner les biographies, les pèlerinages, les petites pratiques révérencieuses, prétendront – et ils auront peut-être raison – qu'ainsi on n'aura rien appris sur la littérature : mais la littérature, en se refusant, nous aura au moins, insensiblement, livré la ville.

Et puis alors, chemin faisant, on aura, ou bien c'est qu'on est insensible, croisé le regard de la passante baudelairienne, « un éclair, puis la nuit », les pas tapant, claquant, haut et clair, d'Amalia Popper suivie par les yeux morts de Joyce, « amour obscur, noir désir, plus rien, le noir », le visage que Breton, une nuit, « avait follement craint de ne jamais revoir ». Yeux noirs, yeux tartares, « main balançant le feston et l'ourlet », « blanc ourlet ajouré d'une combinaison qui indument se relève », etc. Conductrices de mortels tramways. Bourrasques subites aux carrefours, beaux coupe-gorges, palpitants accidents de la circulation. Milliers de hasards en chemin. Perspective

Nevski, le démon allume sa lampe au regard des inconnues. Sous le ciel roulant les grands arums si beaux, sur les trottoirs bifurquant inexplicablement, marchent les ambassadrices du salpêtre. Ce n'est pas parce qu'il y a, dans les villes, des bibliothèques, les yeux morts des statues, des parcs que l'automne peint des couleurs du raisin mûr, des mouvements sociaux, les édifices de la presse quotidienne, non ce n'est pas pour ces raisons qu'elles sont les lieux où l'on écrit des livres. Ce sont les visages, les regards que le hasard jette à votre rencontre, qui à peine laisseront au cœur le temps de broncher qu'ils auront disparu, qui font des villes les espaces romanesques par excellence, les grands théâtres des masques et de la foudre, ou, si l'on veut le dire autrement, les seuls lieux du monde où d'assez nombreux Don Quichotte peuvent se balader, équipés de pied en cap, sans se faire particulièrement remarquer.

•

Buenos Aires, Trieste, Alexandrie, Lisbonne, Léningrad, La Havane. Et Prague, qui est un peu hors de la série (l'article n'a pas été publié dans *City*, mais dans *Libération*, à l'occasion du centenaire de la naissance de Kafka, en 1983). Des villes dont on a des raisons de penser que le passé, et

notamment littéraire, fut plus fastueux que ne sera l'avenir. Cela fait des siècles que Lisbonne n'est plus la capitale du monde, on commence à s'y être habitué. Ce n'est pas parce qu'un poète exceptionnel y a vécu et écrit pendant le premier tiers du vingtième siècle qu'il faut considérer que la littérature y est, depuis, entrée en sommeil : c'est le contraire qui est vrai. Il reste que le centre de gravité historique de Lisbonne se situe quelque part en arrière et sur la mer, au point de fuite des quais de l'*Ode maritime*. Pourquoi la capitale de l'Argentine a-t-elle été un si brillant foyer littéraire ? Parmi les raisons qui n'expliquent rien, mais permettent de cerner la zone irréductible du mystère, quelques-unes demeurent, d'autres ont disparu et ne reviendront pas : l'afflux d'immigrants qui fit de Buenos Aires la mosaïque de toutes les langues et les cultures d'Europe s'est tari avec la richesse qui les attirait et, accessoirement, permettait à quelques esprits raffinés de consacrer les rentes de leurs terres aux belles lettres, aux conversations spirituelles et aux voyages. Ainsi, Buenos Aires continue et continuera à vivre, à lire et à écrire, mais il est probable que la période de sa splendeur, *el tiempo de la reina del Plata*, est passée : *ya es muy tarde*, il est bien tard désormais, comme dit un tango fameux de Discepolo. Les raisons de la catatonie littéraire de Prague et de

Léningrad sont si évidentes qu'il n'est pas besoin d'y revenir. Les flux, qui se mêlaient à Trieste, des Europe autrichienne, allemande, centrale et latine, se sont détournés pour toujours, comme d'Alexandrie les courants des cultures grecque, juive, anglaise, française, italienne. Villes bâties sur des isthmes culturels, dont d'imaginaires vaisseaux venaient du bout du monde satisfaire les moindres désirs, que peuvent-elles devenir lorsque la mer, un jour, se retire ? Il y a peut-être, je ne l'exclus pas, la marque d'une certaine inclination personnelle dans le choix de ces villes grevées de passé. Mais j'y lis aussi quelque symbole de ce qu'est la littérature, un entretien avec le passé qui risque fort de devenir lui-même une chose irrévocablement passée, comme les fastes de Trieste ou d'Alexandrie. Il y a, dans ces courts portraits de villes, une proportion anormale de vieilles dames très aimables et très touchantes, à l'esprit souvent très vif : en dépit de toute l'affection que je leur voue, j'espère qu'elles ne sont pas une représentation de ce que devient la littérature. Peut-être écrira-t-on, un jour, un roman sur le temps où l'on dansait sur les places et le long des canaux, sur les ponts de mots, où l'on allait au concert, où l'on aimait, trompait, écrivait, vivait et mourait dans les villes de mots, avant qu'elles ne tombent en ruine. *In illo tempore.*

Je remarque encore deux autres familiarités secrètes entre la plupart des villes ici évoquées : toutes, sauf Prague, sont des ports ; et, à des degrés divers, toutes, sauf Lisbonne et La Havane, ont été des lieux de rencontre de langues. Il m'a toujours semblé que, si l'on devait définir un lieu idéal pour l'écriture, alors, bien sûr, on élirait une ville, mais en plus, au bord de la mer. Pourquoi, je ne sais pas bien, mais j'ai tout de même quelques présomptions. Ce n'est pas spécialement la fascination de la mythologie portuaire qui m'anime, même si je n'y suis nullement insensible. Il y a sans doute que la mer est, plus encore que le ciel, susceptible d'adopter toutes les couleurs, les fondamentales comme les absolument indéfinissables. Et puis, ce qui ne me plaît pas, dans les villes d'aujourd'hui, c'est le côté bâclé, négligé, de leur limite : si, même, on peut appeler « limite » ces zones incertaines où elles s'effilochent. Où est la clarté classique des remparts d'autrefois, le temps où les villes avaient des portes, comme les maisons ? Après tout, les livres ont bien des couvertures. Or, la mer, le rivage, restaurent cette exactitude perdue. Passé les jetées, dans l'eau, avec les poissons, ce n'est plus la ville, il n'y a pas de discussion possible. Ce n'est pas une inquiétante manie de l'ordre qui me fait parler ainsi, mais la considération de ce fait très simple : là où il y a limite, il y a spectacle. Une ville, vue de la plaine, c'est-à-dire

maintenant de l'autoroute, eh bien on ne la voit pas, justement. Un port, vu de la mer, cela se contemple, se saisit, progressivement, par touches impatientes, et puis dans son ensemble dévoilé. Chacun, arrivant par bateau à Alexandrie ou à Léninegrad, peut avoir la vision de la ville qui ouvre *Cléa*, ou la lente révélation du marbre sur la brume qui inaugure le voyage de Custine en Russie. N'importe qui, traversant le Tage sur un des ferries qui vont des environs de la place du Commerce à Cacilhas, voit se déployer, majestueuse et accueillante, la façade maritime de Lisbonne entre ses collines. À La Havane le Malecón est la parfaite couture entre la mer et la ville, ce qui permet à Silvestre et Arsenio Cué, les tristes tigres de Cabrera Infante, d'en faire défiler la frise tout en écoutant, dans leur décapotable, du Bach qui est en fait du Vivaldi.

Le paradoxe est que la mer, apportant aux villes la limite qui permet le regard, les fait aussi appartenir à l'illimité. Deux villes que sépare la terre, elles sont fichées comme des pieux, roides, avec entre elles mille obstacles hérissant un milieu à la fois rigide et discontinu, incompressible et brisé, accidents de terrain, barrières, frontières, formalités, contrôles, règlements, achats de titres de transport, changements, que sais-je. Au lieu qu'entre les villes maritimes, et si distantes qu'elles soient les unes

des autres, rien, l'égalité de l'eau. D'Alexandrie, on peut aller à Léningrad, de Léningrad à Buenos Aires, ou Trieste, ou Lisbonne, sans jamais s'arrêter ni remarquer, même, un changement, la couleur de l'eau, peut-être, ou bien qu'on a fini le livre qu'on avait commencé de lire en partant. Ainsi est-il légitime de penser que toutes les villes maritimes sont des éclats d'une unique ville originelle, l'Atlantide si l'on veut, qui ont lentement dérivé pour venir féconder les continents, et continuent à dériver, ou pourraient continuer à le faire. Et, notamment, elles pourraient à chaque instant reformer la figure du Port essentiel, unique, pessoen, qu'elles ont reçu mission de disséminer. Et la mer, les liant, leur communique ses grands trains d'ondes qui les soulèvent, au fond de leur diaspora, comme les extrémités d'une chevelure déployée sur l'eau. Les langues multiples dont bruissent, ou bruisaient leurs rues, allemand, français, russe à Saint-Pétersbourg, anglais, français, italien, espagnol à Buenos Aires, et tant à Alexandrie, autour du gracieux grec, qu'on ne peut les énumérer, sont une des manifestations périphériques de ce rythme profond, central, qui bat en elles.



<i>Villes, livres</i> .....	11
Le nom de Buenos Aires .....	27
Triste Trieste .....	41
Lisbonne, passage des heures .....	55
Alexandrie, paysage littéraire avec ruines .....	67
Léningrad, « Dans le noir velours de la nuit soviétique » .....	81
La Havane, quelques verres de ron collins .....	93
Prague, <i>K und K</i> .....	107